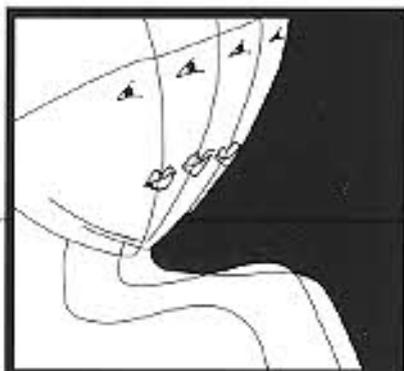


REVUE BIMESTRIELLE
CENTRE D'INFORMATION
ET D'ÉTUDES
SUR LES MIGRATIONS
INTERNATIONALES

MIGRATIONS SOCIÉTÉ



CIEMI

Les épreuves de l'asile
en Allemagne

Les
"savoir-migrer"

Vol. 26, n° 153-154
mai - août 2014



MIGRATIONS SOCIÉTÉ

Vol. XXVI, n° 153-154, mai - août 2014

Revue bimestrielle du CIEMI

publiée avec le concours
de la DAAEN, du Centre national du livre,
du CCFD-Terre Solidaire et de la Ville de Paris



MAIRIE DE PARIS



COMITÉ ÉDITORIAL

Vincent Geisser (*Directeur de la publication*),
Luca Marin (*Directeur du CIEMI*),
Pedro Vianna (*Rédacteur en chef*),
Myrna Giovannella (*Secrétaire de rédaction*),
Carlos Caetano, Christine Pelloquin,
Lorenzo Prencipe

CONSEIL SCIENTIFIQUE

Dominique Baillet, Alain Battagay, Manuel Boucher,
François Brun, Martine Cohen, Catherine Delcroix,
Moustapha Diop, Yvan Gastaut, Nicolas Junin,
Françoise Lorcerie, Mirjana Marokvasic,
Bruno Quemada, Jean-Luc Richard, Isabelle Rigoni,
Emmanuelle Santelli, Laëtitia Van Eeckhout,
Blandine Veith, Lisa Vitturi,
Catherine Wihtol de Wenden, Ahsène Zahraoui

Correspondants étrangers :

ROME : Centro Studi Emigrazione (CSER)
BÂLE : Vereinigte Studienzentren für Auswanderungsfragen (CSERPE)
BRUXELLES : Centre Bruxellois d'Action Interculturelle
LONDRES : Scolabrini Center
MADRID : Delegación Diocesana de Inmigrantes

CE NUMÉRO : 17 € (Étranger : 19 €)

46, rue de Montreuil - 75011 Paris

Tél. : 01.43.72.49.34 / Fax : 01.43.72.06.42

E-mails : ms@ciemi.org

doc@ciemi.org

contact@ciemi.org

ABONNEMENTS

(Voir encadrés à la fin de ce numéro)

Les articles insérés restent la propriété de MIGRATIONS SOCIÉTÉ, et toute reproduction, même partielle, nécessite au préalable l'autorisation de la Direction.

SOMMAIRE

ÉDITORIAL

Le triomphe de "l'europhobie populiste" :
surprise électorale ou amnésie française ?
Vincent Geisser 3

ARTICLES

Les épreuves de l'asile en Allemagne
Aline Kindelberger 11

Police de rue et usage de la force dans
les quartiers populaires : au-delà des
idées reçues
Manuel Boucher 29

Quelle est la valeur de la nationalité/
citoyenneté en Italie ? Résultats d'une
recherche auprès des migrants et des
ouvriers italiens à Ferrare
Djordje Sreskanovic 47

Politiques migratoires et travailleurs
qualifiés en Italie : aspects généraux et
cas des médecins et des infirmiers
Franco Pittau
Antonio Ricci 63

DOSSIER : Les "savoir-migrer"
(coordonné par *Djaouida Séhili* et *Victor Aurelio Zúñiga Gonzáles*) 83

I. Introduction 85

Une lecture des migrations au prisme
des savoirs et des ressources
Djaouida Séhili
Victor Zúñiga 87

II. Savoirs collectifs et ressources intergénérationnelles 95

Regards croisés sur l'histoire migratoire
et familiale de plusieurs générations de
Mexicains
Pascal Sebille 97

Les socles de l'économie familiale et
les ressources migratoires : savoir
partir, revenir et circuler
Dolphine Premier 117

III. Savoirs familiaux et ressources générées 133

Retrouver le Nord : stratégies
migratoires de femmes mexicaines
renvoyées de force à Tijuana
Maria Dolores Paris
Diana Carolina Peláez 135

Si proches, si éloignés : frères et sœurs
séparés par les migrations
Adelina Miranda 151

IV. Savoirs individuels et ressources émotionnelles 165

Quand savoir migrer ne fait pas tout :
les limites à la mobilité dans deux
contextes de migrations contemporaines
aux États-Unis et en Europe
Michaël Da Cruz
Cristina Nizzoli 167

L'art d'aller et venir entre Mexico et Kansas City : histoire d'un itinéraire migratoire et de ses tribulations	<i>Philippe Schaffhauser</i>	181
Savoir gérer la distance et la précarité : les salariés agricoles au Mexique	<i>Sara María Lava Flores</i>	197
Bibliographie sélective	<i>Christine Pelloquin</i>	211

NOTES DE LECTURE

Genre, migrations et emplois domestiques en France et en Italie : construction de la non-qualification et de l'altérité ethnique (de <i>Francesca Scrinzi</i>)	<i>Colette Le Petitcorps</i>	215
Brasilia entre le mythe et la nation (de <i>Márcio de Oliveira</i>)	<i>Pedro Vianna</i>	218
Aujourd'hui le Brésil (d' <i>Adriana Brandão et Patrick Strunmann</i>)	<i>Pedro Vianna</i>	220

DOCUMENTATION

	<i>Christine Pelloquin</i>	221
--	----------------------------	-----

ÉDITORIAL

LE TRIOMPHE DE "L'EUROPHOBIE POPULISTE" :
SURPRISE ÉLECTORALE OU AMNÉSIE FRANÇAISE ?

Vincent GEISSER

« Le Pen dit tout haut ce que tout le monde pense tout bas. C'est ce qu'on veut dire les Français et je les en remercie. Ils peuvent me faire confiance. Ce n'est que la première étape d'une longue course qui ira jusqu'à la renaissance française. Ce n'est qu'un début ! ».

Jean-Marie Le Pen, soirée électorale à l'occasion des élections européennes, Antenne 2, 17 juin 1984.

« Menace pour la démocratie », « tempête dans la République », « crise sans précédent », « séisme électoral », etc. ; les commentateurs et les leaders politiques français ont rivalisé dans l'usage de formules mélodramatiques pour décrire le score soi-disant exceptionnel du Front national (près de 25 % des suffrages¹) aux élections européennes du 25 mai 2014, qui s'affiche désormais sans complexe comme le « premier parti en France »².

S'il est vrai que le FN, dans un contexte largement abstentionniste (57,5 %), fait une percée électorale significative dans

- Compte tenu du fait que l'abstention ainsi que les bulletins blancs et nuls ne sont pas pris en compte lors de la proclamation des résultats électoraux, il convient ici de souligner que les pourcentages annoncés sont ceux relatifs aux seules voix exprimées. Or, selon les chiffres officiels du ministère de l'Intérieur (<http://elections.interieur.gouv.fr/ER2014/FE.html>), les pourcentages par rapport à la totalité du corps électoral obtenus par les listes arrivées aux cinq premières places sont les suivants : Front national, 10,2 % ; UMP, 8,47 % ; PS-MRG, 5,69 % ; Union du centre, 4,05 % ; EE-Les Verts, 3,64 %. Par ailleurs, rappelons que, par rapport à l'élection présidentielle de 2012, le Front national a perdu plus de 1,7 million de voix (4 712 461, contre 6 421 426), même si ces pourcentages ont pratiquement quadruplé par rapport aux élections européennes de 2009 pour une abstention légèrement plus faible (57,57 % contre 59,37 %) : 10,2 % contre 2,3 % du corps électoral et 24,86 % contre 6,34 % des voix exprimées.
- LE PEN, Marine, déclaration après l'annonce des premières estimations des résultats des élections européennes, siège du Front national, 25 mai 2014, <http://www.nationspresse.info/fr/europeennes-2014-declaration-de-marine-le-pen-fn>



SAVOIR GÉRER LA DISTANCE ET LA PRÉCARITÉ : LES SALARIÉS AGRICOLES AU MEXIQUE

Sara María LARA FLORES *

Le développement agricole au Mexique s'est effectué selon un modèle intensif qui a entraîné la formation de zones agricoles très modernes à côté d'une agriculture traditionnelle située principalement dans des terres pluvieuses et dont la fonction première était d'assurer la subsistance des tout petits producteurs paysans qui arrivaient à vivre de leurs parcelles en associant leur production à un travail salarié.

En vendant temporairement leur force de travail comme journaliers dans les zones agricoles développées et/ou dans les villes, ces paysans pauvres sont devenus une véritable "armée de réserve" pour les entreprises modernes. Plus tard, la mondialisation et l'ouverture économique inaugurée par l'accord de libre-échange (Tratado de libre comercio, TLC) vont accélérer ce processus de concentration productive, donner naissance à des enclaves agricoles et faire sombrer les régions de production traditionnelle dans la pauvreté extrême. C'est ainsi que va se dessiner dans le pays une cartographie des inégalités régionales, alimentée par les politiques publiques qui génèrent à leur tour une cartographie des inégalités sociales.

Cartographie des inégalités régionales

Dès la fin du XIX^e siècle, certaines régions du nord-ouest mexicain, principalement dans l'État de Sinaloa, ont commencé à exporter des légumes. Au cours de la première moitié du XX^e siècle, ce type de production s'est étendu jusqu'aux États de Sonora, de Basse-Californie et de Basse-Californie du Sud, créant ainsi un couloir agricole d'entreprises productrices de fruits (raisins, fraises et mangues, surtout) et de légumes (tomates, courgettes, aubergines, etc.). L'existence de ce couloir a entraîné une augmentation de la demande de main-d'œuvre, en particulier au moment de la récolte.

* Chercheuse, Instituto de Investigaciones Sociales, Universidad Nacional Autónoma de México, Mexico.

Le manque de main-d'œuvre locale dans cette zone désertique et zone de colonisation a provoqué le déplacement de travailleurs venant des régions les plus pauvres de ces mêmes États ou des États voisins. On a également eu recours à l'incorporation des femmes du même État de Sinaloa (épouses de paysans ou de travailleurs) pour participer à la production de plants, au travail dans les serres et à l'emballage de produits frais¹. C'est toutefois dans les années 1960 que s'est produit un véritable boom productif qui a entraîné le recrutement de travailleurs dans des régions plus éloignées, où la pauvreté et la marginalisation, essentiellement des populations indiennes des États de Guerrero et d'Oaxaca, avaient provoqué l'exode rural. Certains de ces travailleurs suivaient la "route de la tomate", en passant d'abord par les États de Morelos et de Jalisco avant d'arriver dans l'État de Sinaloa et de continuer vers les autres États. C'est à ce moment-là que s'est constituée une division sexuelle et ethnique du travail, avec des différences entre les migrants métis des États voisins et les Indiens du Sud, différences qui ont provoqué une segmentation au niveau social et dans le monde du travail².

Au début, le profil type du travailleur saisonnier migrant qui arrivait dans ces régions productrices était celui du paysan-ouvrier agricole qui pratiquait à la fois l'agriculture de subsistance dans sa communauté et participait à la migration saisonnière et pendulaire : lorsque les récoltes étaient finies dans le Nord-Ouest, il revenait dans sa communauté d'origine pour s'occuper de sa petite parcelle. Il s'agissait à l'origine de flux masculins, mais petit à petit s'y sont intégrés les femmes et les enfants, constituant ainsi une immigration familiale³. Durant leur séjour temporaire dans les régions de travail, ils étaient logés dans des campements précaires au milieu de vastes champs agricoles appartenant aux entreprises qui les employaient.

Si c'est encore là le profil caractéristique de bon nombre de travailleurs migrants dans certaines régions agricoles du Nord-Ouest, à partir des années 1990 divers phénomènes vont rendre le panorama de leurs déplacements plus hétérogène. Les régions d'où viennent ces travailleurs ont souffert d'une détérioration de l'agriculture de subsis-

1. Cf. LARA FLORES, Sara María, *Nuevas experiencias productivas y nuevas formas de organización flexible del trabajo en la agricultura*, México : Juan Pablos Ed. - Procuraduría Agrícola, 1997, 304 p.

2. *Ibidem*.

3. Cf. CARTON de GRAMMONT, Hubert ; LARA FLORES, Sara María, *Encuesta a hogares de jornaleros migrantes en regiones hortícolas de México*, México : IIS-UNAM, 2004, 192 p.

tance pour des raisons environnementales, économiques et autres, entraînant un abandon progressif des activités agricoles et un renforcement de la dépendance vis-à-vis des revenus salariés obtenus au moyen d'une migration de courte ou de longue durée aussi bien interne qu'internationale.

Parallèlement, les aides accordées par l'État au développement de l'agriculture moderne orientée vers l'exportation, particulièrement depuis l'entrée en vigueur de l'accord de libre-échange, ont provoqué l'accroissement des surfaces cultivées destinées à la production de fruits et légumes pour l'exportation⁴. Ainsi, les changements de mode de production et/ou des processus de restructuration productive ont transformé les cycles productifs et les systèmes d'embauche et d'emploi, qui ont à leur tour eu un impact sur les circuits migratoires et sur la mobilité de la main-d'œuvre. D'une part, cela a engendré un processus de circularité des migrations qui relie entre elles les régions d'agriculture intensive par où transitent lesdits travailleurs⁵, certains dans une espèce d'errance qui montre que certaines familles de travailleurs saisonniers n'ont plus de résidence fixe⁶ ; d'autre part, il s'est produit un phénomène d'implantation des travailleurs agricoles autour des régions à forte demande de main-d'œuvre⁷.

Dans ce contexte, la question que nous nous posons dans la présente contribution est : quels savoirs et quelles compétences sont déployés par les travailleurs au cours de leurs processus de mobilité et d'insertion dans les agricultures modernes d'exportation ?

De cette question découle également le problème de la distance dans ses multiples acceptions. D'une part, la distance géographique entre les villages d'origine et les régions de travail et ce que cela

4. Dans le cas de la production de légumes, elle occupe 2,7 % du territoire national et correspond à 16 % de la valeur totale de la production (2007-2010). Voir http://cog.universia.net/pdfs_revistas/articulo_212_1356080621706.pdf (information datée du 7 octobre 2013). Pour ce qui est de la production de fruits, il s'agit d'une des activités agricoles les plus rentables : la surface cultivée a représenté 6,44 % du territoire national, mais 20,67 % de la valeur totale du Mexique, ce qui veut dire que chaque hectare cultivé avec des arbres fruitiers a été trois fois plus rentable que ceux utilisés pour les autres cultures. Voir <http://fuerte.uam.edu.mx/publicaciones/00-05/10.pdf>, consulté le 7 octobre 2013.

5. Des régions qui produisent pour le marché interne (Morelos, Jalisco, Michoacán), ils se dirigent ensuite vers le Nord-Est puis vers les États-Unis. Voir les recherches dans LARA FLORES, Sara María (coordination), *Los encadenamientos productivos en espacios de agricultura intensiva*, México : Miguel Ángel Porrúa Editorial - El Colegio Mexiquense, 2011, 273 p.

6. Cf. CARTON de GRAMMONT, Hubert ; LARA FLORES, Sara María, *Encuesta a hogares de jornaleros migrantes en regiones hortícolas de México*, *op. cit.*

7. LARA FLORES, Sara María, "Espace et territorialité dans les migrations rurales : un exemple mexicain", *Migrations Société*, vol. 20, n° 115, janvier-février 2006, pp. 107-124.

implique quant au déplacement physique des personnes, au changement de lieu de résidence, à l'adaptation à un environnement et à une géographie différente. Dans ce sens, la dimension spatiale et géographique devient prioritaire. D'autre part, nous faisons référence à la distance du point de vue social et culturel, à savoir à la différence ou à la distinction. Cette différence est tangible, car il s'agit de plusieurs groupes ethniques mis en contact dans le monde du travail. Dans ce cas la notion de temps présente dans les rythmes et les exigences des processus de production devient importante, car il s'agit d'individus provenant du milieu paysan et d'une agriculture traditionnelle fonctionnant selon une autre logique productive. Enfin, nous traiterons la distance dans son sens affectif et émotionnel, résultat de l'absence et de la séparation chez les familles de travailleurs.

Notre étude se fonde sur un long travail de recherche réalisé dans les régions d'agriculture intensive situées dans le nord-ouest du Mexique, dans les États de Sinaloa (valle de Culiacán), Sonora (Estación Pesqueira) et Basse-Californie (San Quintín), ainsi que dans les régions exportatrices de main-d'œuvre, principalement l'État de Oaxaca.

Lorsque savoir circuler implique de s'installer

Le déplacement des travailleurs agricoles migrants depuis leur lieu d'origine jusqu'aux régions agricoles du Nord-Ouest se fait sur des trajets d'au moins 1 500 km⁸, soit environ 36 heures de voyage⁹. Pendant des années, ce furent des intermédiaires ou des embaucheurs qui portaient faire le recrutement dans les communautés indiennes du sud du pays et qui s'occupaient d'emmener les paysans vers les régions de travail dans des conditions de transport extrêmement précaires. Les accidents de la route étaient fréquents et certains travailleurs tombaient malades en chemin, victimes de déshydratation. Arriver sur le lieu de travail n'était pas un soulagement, car ils étaient entassés dans des campements construits avec du matériel de récupération (cartons, caquettes, tentes faites avec des branchages, cahutes en tôle) où il leur était interdit de circuler et parfois même de sortir. Aucun meuble, aucun ustensile de cuisine, aucun récipient pour stocker de l'eau potable ne leur était fourni. Voilà pourquoi, dès le départ, ces travailleurs et leurs familles se voyaient dans l'obligation

8. Et ce lorsqu'il s'agit de Sinaloa. Lorsqu'ils vont vers Todos Santos, en Basse-Californie, cette distance est de 2 500 km.

9. Surtout s'il s'agit d'arriver jusqu'en Basse-Californie, car le parcours se réalise dans de vieux cars surchargés de personnes et de bagages.

de déployer un ensemble de stratégies visant à s'adapter à des conditions d'extrême vulnérabilité.

Cette situation n'est pas spécifique au Mexique ni aux régions agro-exportatrices de ce pays et semble se vérifier souvent dans divers contextes liés au travail agricole saisonnier. Juan V. Palerm cite plusieurs recherches réalisées dans les vallées de Californie durant les premières décennies du XX^e siècle¹⁰ et montre le caractère précaire des installations dans lesquelles vivaient les travailleurs agricoles d'origine mexicaine qui, en arrivant dans cette région, devaient s'installer dans des grottes ou des campements cachés dans les buissons et près des cours d'eau asséchés, cuisinaient sur des feux de camp, étaient exposés aux intempéries et étendaient leur linge sur les pierres¹¹.

Dans le cas des régions agricoles du nord-ouest du Mexique, les travailleurs parlent des difficultés rencontrées pendant leur déplacement et de la façon dont ils se munissaient de la nourriture nécessaire pour un ou deux jours de voyage. Comme la plupart d'entre eux n'avaient pas d'argent et devaient attendre la fin de la première semaine de travail pour avoir du liquide, ils amenaient des tortillas, des piments et du sel ainsi que des bouteilles en plastique qu'ils remplissaient en cours de route. Ils parlent aussi de la difficulté de s'installer dans les campements, de trouver des boîtes en carton, des bâches en plastique et autres matériaux de récupération pour pouvoir dormir à l'abri dans des cahutes dont le sol était en terre. Il fallait aussi trouver rapidement un moyen de cuisiner. Ils recherchaient souvent des branches et des tuteurs — utilisés dans les champs pour faire monter les tomates ou les courgettes — et les utilisaient pour faire du feu et cuire leurs aliments et les tortillas. Cependant, le plus dur était la surveillance qui pesait constamment sur eux pour les empêcher d'exercer leur « droit de fugue »¹² et de chercher une autre entreprise ou un autre espace de vie. Il ne fait aucun doute que ce genre de situation avait pour but de permettre aux employeurs de discipliner la main-d'œuvre en facilitant le contrôle des horaires et des temps de participation au travail¹³.

10. Cf. PALERM, Juan V., "De colonias a comunidades, la evolución de los asentamientos de mexicanos en la California rural", in : LARA FLORES, Sara María (coordinación), *Migraciones de trabajo y movilidad temporal*, México : Miguel Ángel Porrúa Editorial, 2010, pp. 221-250.

11. Cf. GALARZA, Ernesto, *Farm workers in agribusiness in California, 1947-1960*, Notre Dame : University of Notre Dame Press, 1977, 405 p., cité par PALERM, Juan V., "De colonias a comunidades, la evolución de los asentamientos de mexicanos en la California rural", art. cité, p. 229.

12. MEZZADRA, Sandro, *Derecho de fuga : migraciones, ciudadanía y globalización*, Madrid : Editorial Trilacantes de Sueños, 2005, 178 p.

13. Cf. BRASS, Tom, *Labour regime change in the twenty-first century : unfreedom, capitalism and primitive accumulation*, Leiden : Brill Publishers, 2011, 314 p.

L'adaptation à un environnement différent, qui changeait à mesure qu'ils circulaient d'une région à une autre, n'a pas non plus été facile étant donné que les saisons étaient toujours de courte durée. Ainsi, à peine habitués au climat chaud et humide de l'État de Sinaloa, les travailleurs devaient migrer vers l'État de Sonora ou en Basse-Californie où ils devaient supporter le climat extrême du désert et s'habituer à des paysages totalement différents de ceux de leur lieu d'origine et qui leur devenaient chaque fois plus étrangers¹⁴. Le contact avec d'autres groupes ethniques et avec les métis de la région et des autres États n'a pas non plus été facile.

Ainsi, les savoirs que ces migrants ont dû déployer dans un tel contexte ont consisté, dans un premier temps, à apprendre à s'affranchir de la distance, de cet espace qui se crée entre deux lieux et qui, d'une certaine façon, se construit comme un "entre-deux". C'est ainsi que Roger Brunet dit à ce sujet : « Le mot distance lui-même a pour racine sta, ce qui est là, le lieu. Dans di-stance il y a deux sta, deux objets, A et B, et un entre-deux : la distance est cet entre-deux, donc en soi un vide, un non-lieu. D'une certaine façon, elle n'existe pas, sauf comme source d'agacement, comme incommodité »¹⁵.

Cet "entre-deux" implique de savoir voyager seulement avec l'essentiel, vivre dans des espaces insalubres et précaires qui n'ont pas l'infrastructure nécessaire pour préparer à manger, dormir et se laver. Cela suppose également de s'adapter à des espaces surpeuplés, cohabiter avec des groupes dont les cultures et les traditions sont différentes. Cela veut dire aussi apprendre à vivre dans l'errance éternelle, d'une région à une autre.

Voilà pourquoi l'implantation des travailleurs a réellement constitué un progrès dans leur trajectoire migratoire. D'un côté ce sont les producteurs eux-mêmes qui ont vu un intérêt à ce que la main-d'œuvre soit fixée. Ainsi, ils pouvaient en disposer à tout moment et de manière abondante pour les tâches intensives nécessitant un grand nombre de travailleurs. Une manière aussi de se débarrasser du problème du transport et du logement. De l'autre, l'installation dans ces régions a donné aux travailleurs une plus grande liberté pour décider où, quand et comment travailler. Mais cela leur a surtout donné la pos-

14. Cf. CAMARGO, Abdel, "Asentamiento indígena, apropiación del espacio y configuración de los nuevos territorios étnicos en el noroeste de México", in : *XXXV Coloquio de antropología e historia regionales*, Zamora : El Colegio de Michoacán, 24-26 octobre 2012, p. 18.

15. BRUNET, Roger, "La distance, objet géographique", *Atala*, n° 12, 2009, pp. 13-32, Cercle de réflexion universitaire du Lycée Chateaubriand, Rennes (voir p. 14).

sibilité de s'approprier un espace de vie et, à partir de là, de décider de leurs projets migratoires.

Dans la plupart des régions agricoles, que ce soit dans les États de Sinaloa, de Sonora ou en Basse-Californie, l'ethnicité a été le moteur du processus de territorialisation des espaces d'implantation des travailleurs, c'est-à-dire de leur appropriation du territoire selon les trois dimensions que propose Guy Di Meo : comme espace de vie, comme espace vécu et comme espace social¹⁶. Espace de vie parce qu'il est devenu pour eux le lieu du quotidien, le lieu où ils gagnent leur vie, alors que les villages d'origine ne sont plus qu'un référent à leur appartenance ethnique ; espace vécu parce que c'est le lieu qu'ils se sont appropriés et à partir duquel ils ont construit des alternatives de travail et de migration vers d'autres destinations. C'est aussi un espace social car c'est un lieu d'interactions sociales et parfois de solidarités basées sur des loyautés d'appartenance ethnique, ce qui donne lieu à la construction de réseaux. Enfin, il est aussi un espace de dispute, et par conséquent de conflits.

Dans ces lieux d'implantation, les travailleurs déploient toutes sortes de savoirs pour améliorer leurs conditions de vie et imaginer de nouvelles trajectoires de circulation à travers différentes régions agricoles dans le nord-ouest du pays ainsi que des migrations vers les États-Unis. Dans ces lieux, généralement situés sur des terrains peu propices à l'urbanisation (collines, flancs de montagnes, bords d'autoroutes, anciennes régions marécageuses) avec peu ou pas d'infrastructure urbaine, les travailleurs s'approprient l'espace, parfois par des occupations illégales de terres, parfois en achetant à crédit des terrains vendus par les agriculteurs. Une fois installés sur ces espaces, ils développent une quantité impressionnante de stratégies pour que les institutions de l'État mettent en place les infrastructures urbaines nécessaires. C'est, en grande partie grâce aux organisations et associations à caractère ethnique qu'ils ont réussi à faire réagir l'État. Ainsi, ces "colonies d'Indiens" ont été le résultat d'une ethnicisation de la gestion de la pauvreté de la part des institutions gouvernementales — Comisión nacional para el desarrollo de los pueblos indígenas (CDI), Programa nacional con jornaleros agrícolas (PRONJAG), Programa de atención a jornaleros agrícolas (PAJA), etc. — donnant lieu à de nouvelles formes socio-spatiales qui configurent le marquage social de ses habitants.

16. Cf. DI MEO, Guy, "Que voulons-nous dire quand nous parlons d'espace ?", in : LÉVY, Jacques ; LUSSAULT, Michel (sous la direction de), *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Corisy*, Paris : Éd. Boin, 2000, pp. 37-48.

La différenciation et la racialisation ou l'ethnisation de ces campements établissent aujourd'hui les limites spatiales et de ségrégation de leurs habitants.

Savoins paysans contre savoirs journaliers

Parmi les savoirs les plus importants qu'ont eu à développer les travailleurs agricoles en arrivant dans les régions agro-exportatrices modernes, on doit considérer la distance sociale et culturelle qui oblige à adapter les connaissances d'un travailleur d'origine paysanne aux rythmes et aux exigences des entreprises. Ce n'est pas que ce travailleur n'a pas d'expérience ni de connaissances relatives aux procédés agricoles, mais la course à l'efficacité et à la productivité va à l'encontre de la logique d'un agriculteur traditionnel dont les savoirs sont fondés sur une relation homme-nature bien différente dans laquelle peuvent même se trouver des éléments à caractère rituel ou symbolique.

Le problème des compétences et des savoirs relatifs aux activités agricoles a été discuté dans le cadre de la sociologie du travail. Les propos de Jean-Michel Berthelot illustrent cette idée : « La compétence agricole, qui procède d'une "logique de situation", ne saurait se réduire à une "logique de décomposition". En effet, la pratique professionnelle des agriculteurs s'apparenterait plutôt à un art d'accommoder des savoirs hétérogènes (ou au bricolage, au sens positif que lui a donné Lévi-Strauss). Or ces savoirs s'organisent "selon une dichotomie fondamentale" qui n'est autre que l'opposition, maintes fois rencontrée, entre savoirs empiriques (ou endogènes) et savoirs scientifiques (ou exogènes) [...]. La "logique de situation" des paysans non seulement échappe à la logique du découpage, mais nous en révèle aussi la vétusté »¹⁷.

Ces savoirs endogènes auxquels fait référence Jean-Michel Berthelot dans le cas d'une économie paysanne et indienne traditionnelle, comme celle des travailleurs saisonniers mexicains, ont un rapport avec la milpa, un écosystème qui associe la culture du maïs, des haricots, des courgettes et des piments. Une telle logique a plus de liens avec l'équilibre entre la disponibilité du travail et le nombre de consom-

17. BERTHELOT, Jean-Michel, "Compétences et savoirs : l'intérêt des études sur l'agriculture", *Formation Emploi* n° 12, 1985, pp. 4-7, cité dans STROOBANTS, Marcelle, *Savoir-laïc et compétences au travail : une sociologie de la fabrication des aptitudes*, Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles, 1993, pp. 72-73.

mateurs par unité paysanne qu'avec une économie du temps¹⁸. Voilà pourquoi parmi les savoirs migratoires des ouvriers agricoles figure l'obligation de s'informer non seulement sur d'autres cultures et d'autres techniques de production, mais aussi sur une organisation du travail où la mesure du temps et des rythmes est fondamentale pour les entreprises dont le but est d'accroître la productivité du capital.

Nous avons donc là deux logiques qui s'opposent. Pour les chefs d'entreprise et les techniciens qui mettent en place les formes d'organisation du travail, ce qu'il y a derrière la lenteur des travailleurs ce n'est ni une autre logique ni une autre culture, mais de la « pure faïnéantise ». Benjamin Coriat signale que la question dé à laquelle faisait référence Frederick Winslow Taylor était « la lutte systématique contre la flânerie »¹⁹. Il faut ajouter à cela que, aujourd'hui, les exploitants se plaignent de la réticence des travailleurs à mettre en marche les protocoles qui assurent les normes d'innocuité exigées par le département de l'Agriculture des États-Unis à travers son Bureau de contrôle des aliments (Food and Drug Administration)²⁰. Une grande partie de ces normes cherchent à garantir la santé des consommateurs avec des produits exempts de substances pathogènes. Pour ce faire, une hygiène personnelle du travailleur (douche quotidienne, ongles coupés, lavage des mains après être allé aux toilettes, etc.) ainsi qu'un type particulier de vêtement et de chaussures que l'ouvrier doit porter (par exemple, les sandales sont interdites, de même que les tee-shirts ou les chemises sans manches, etc.) sont exigés. La difficulté à faire appliquer ces mesures vient en grande partie du manque d'infrastructures sanitaires (toilettes, douches, lavabos et eau courante) tant dans les campements que dans les champs où ils travaillent²¹, mais elle est aussi due à la distance sociale et culturelle imposée par la discipline chez les travailleurs d'origine paysanne et indienne, ce qui implique d'importants changements culturels.

18. Cf. CHAYANOV, Alexander, *La organización de la unidad económica campesina*, Buenos Aires : Ediciones Nueva Visión, 1974, 342 p.

19. CORIAT, Benjamin, *Science, technique et capital*, Paris : Éditions du Seuil, 1976, cité dans STROOBANTS, Marcelle, *Savoir-laïc et compétences au travail : une sociologie de la fabrication des aptitudes*, op. cit., p. 23.

20. Il faut préciser que la plupart des exportations agricoles sont destinées aux États-Unis. C'est donc l'administration américaine qui dicte les normes de production dans ces entreprises agro-exportatrices mexicaines.

21. Cf. CARTON de GRAMMONT, Hubert ; LARA FLORES, Sara María, "Restructuring and standardization in Mexican horticulture : consequences for labour conditions", *Journal of Agrarian Change*, vol. 10, n° 2, April 2010, pp. 228-250.

Savoir circuler et savoir se séparer

Toute migration implique séparations et absences. Lorsque la migration pendulaire a commencé dans les communautés paysannes et indiennes du sud du Mexique (États de Oaxaca et de Guerrero), c'étaient principalement les hommes qui s'en allaient, s'absentant pour des périodes allant de trois à huit mois. Les femmes restaient au village avec les enfants et les grands-parents, tandis que les hommes partaient dans le nord-ouest du pays. Cependant, l'accroissement de la production destinée à l'exportation dans les années 1960 coïncide avec le début de la crise de la production paysanne. Le morcellement excessif des terres communales (les *ejidos*)²², la détérioration des terres et l'abandon par l'État d'une série de mesures destinées à soutenir la production agricole paysanne ont provoqué le départ massif des populations les plus pauvres et les plus marginalisées du pays. C'étaient des familles avec ou sans terre, mais sans ressources pour les rendre productives et sans alternatives locales d'emploi, qui s'en allaient pour travailler comme ouvriers agricoles dans les régions d'exploitation intensive. Les femmes et les enfants ne se sont pas alors seulement intégrés aux migrations, mais ils ont également commencé à travailler dans les entreprises horticoles ou fruitières. Il va sans dire qu'aucun de ces enfants n'était scolarisé, car ils travaillaient et se déplaçaient constamment.

C'est dans ce contexte de déplacement perpétuel et de vie dans des campements ou dans des installations précaires que la reproduction des familles prit la forme d'un archipel, reliant les divers membres dispersés dans des espaces éloignés²³. C'est sans doute la précarité des conditions de travail (à cause des bas salaires ou parce que le travail est temporaire et sans protection sociale) qui obligea non seulement les familles à se disperser, mais aussi à dépendre des revenus obtenus par les uns et par les autres ici et là. C'est aussi cela qui conduisit à l'émergence de « configurations familiales » totalement sui generis²⁴ : des femmes et des enfants pas forcément de la même fa-

22. L'*ejido* est une forme de propriété collective résultant de la réforme agraire mise en place après la Révolution mexicaine de 1910.

23. Cf. LÉONARD, Eric ; QUESNEL, André ; DEL REY, Alberto, "De la comunidad territorial al archipelago familiar. Movilidad, contractualización de las relaciones inter-generacionales y desarrollo local en el sur del estado de Veracruz", *Estudios Sociológicos*, vol. 22, n° 66, septembre-décembre 2004, pp. 557-589.

24. CARTON de GRAMMONT, Hubert ; LARA FLORES, Sara María ; SÁNCHEZ, Martha J., "Migraciones rurales y nuevas configuraciones familiares: los casos de Sinaloa, México ; Napa y Sonoma, U.S.A.", in: ARIZA, Marina ; OLIVEIRA, Orlandina de (éditrices), *Imágenes de la familia en el cambio de siglo: universo familiar y procesos demográficos contemporáneos*, México : IIS-UNAM, 2004, pp. 357-360.

mille, mais de la même communauté d'origine, partageant un même toit et s'organisant pour accomplir les tâches quotidiennes ; des groupes d'hommes seuls vivant avec une ou des femmes voyageant avec eux pour les assister, des enfants se retrouvant sans leurs parents à la charge des grands-parents ou d'un membre éloigné de la famille²⁵.

Ces séparations ont impliqué un véritable apprentissage pour les femmes et les enfants. Bien souvent les hommes ne sont pas revenus, et ce sont les femmes qui sont devenues le pilier de la famille. Il faut dire également que bon nombre de ces femmes étaient analphabètes et ne parlaient pas l'espagnol, et que ce sont parfois les enfants qui ont dû assumer la responsabilité de chercher du travail et de soutenir économiquement la famille. Lorsque la migration a impliqué le franchissement de la frontière et qu'il a fallu investir ou s'endetter pour payer le passeur, les séparations ont duré plus longtemps, et bien des fois il n'y a pas eu de retour.

C'est ainsi que l'absence et la distance sont devenues les composantes structurelles de l'organisation sociale des familles migrantes. Dans ce contexte se déploient des savoirs qui supposent la gestion non seulement de l'absence et de la distance, mais aussi des émotions et des affects.

Dans le cas des familles séparées dans des contextes internationaux, Maurizio Ambrosini analyse la façon dont elles adoptent différentes stratégies pour garder des liens affectifs malgré la distance physique²⁶. Il cite Deborah Fahy Bryceson et Ulla Vuorela, en parlant de la "frontiérisation" (*frontiering*) comme première stratégie pour alimenter les relations familiales de part et d'autre de la frontière (transferts d'argent, d'informations, de biens, etc.) et qui vont prendre une signification affective particulière, symbolisant la persistance des liens affectifs et de responsabilité. Cependant, une deuxième stratégie appelée "relativisation" (*relativizing*) fait référence à la façon dont le migrant recodifie les liens affectifs significatifs, en en renforçant certains et en supprimant d'autres ou en les faisant passer sur un plan secondaire²⁷ : il face à une expérience d'appauvrissement des contacts avec

25. Cf. CARTON de GRAMMONT, Hubert ; LARA FLORES, Sara María, *Encuesta a hogares de jornaleros migrantes en regiones hortícolas de México*, op. cit.

26. Cf. AMBROSINI, Maurizio, "Séparées et réunies : familles migrantes et liens transnationaux", *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 24, n° 3, 2008, pp. 79-106.

27. Cf. BRYCESON, Deborah Fahy ; VUORELA, Ulla, *The transnational family: new European frontiers and global networks*, London : Bloomsbury Academic Publishers, 2002, 276 p., cité par AMBROSINI, Maurizio, "Séparées et réunies : familles migrantes et liens transnationaux", art. cité, pp. 80-91.

les personnes auxquelles le migrant est uni, il éprouve le besoin d'expliquer pourquoi et comment des membres de la parenté proche ou lointaine, ou une partie d'entre eux font cependant partie de sa propre famille. Ils repensent et recodifient les liens affectivement significatifs en réécrivant d'une certaine façon leur propre histoire familiale »²⁸.

En effet, la dispersion des familles et la circulation constante conduisent à une flexibilisation des relations intrafamiliales. Elles donnent lieu au renforcement du contact avec des personnes sans lien de parenté direct (compatriote ou ami) ainsi qu'à l'affaiblissement du contact avec les parents proches. Il est fréquent que des frères et sœurs nés dans des contextes migratoires différents, avec des différences d'âge importantes et ayant été séparés suite aux déplacements migratoires et à la dispersion des familles cessent d'entretenir des liens affectifs. Apparaissent également de nouvelles façons de générer des relations affectives "à distance" et de les maintenir durant de longues périodes : des relations amoureuses nées sur le bord des sillons, mais qui ne réussissent pas à se concrétiser par des unions matrimoniales, justement parce que la mobilité les sépare ; des relations père-enfants complètement bousculées²⁹ à cause de la distance, même s'il est évident que les moyens de communication se sont améliorés et que les téléphones portables permettent d'entretenir les relations. Comme le dit Roger Brunet, « *pourtant, ce n'est pas la distance qui est abolie, c'est le temps de l'information, et d'ailleurs de l'information seule* »³⁰.

En conclusion

Parler des migrations des travailleurs agricoles saisonniers, au Mexique comme dans d'autres contextes sociaux, c'est parler de la précarité au travail. Mais lorsqu'il s'agit de travailleurs migrants, on ajoute à cette précarité, imposée par le caractère temporaire du travail, des conditions de vie dérivées de la circulation. Dans notre contribution, nous avons voulu montrer les stratégies et les savoirs que ces travailleurs doivent déployer pour s'adapter à tout ce qu'implique un

28. AMBROSINI, Maurizio, "Séparées et réunies : familles migrantes et liens transnationaux", art. cité, p. 90.

29. Cf. LÉONARD, Eric ; QUESNEL, André ; DEL REY, Alberto, *De la comunidad territorial al archipiélago familiar : movilidad, contractualización de las relaciones inter-generacionales y desarrollo local en el sur del estado de Veracruz*, op. cit.

30. Cf. BRUNET, Roger, "La distance, objet géographique", art. cité, p. 31.

départ de leur lieu d'origine, aux conditions de travail et à la dispersion des membres de leurs familles.

Nous nous sommes intéressée à la notion de distance dans le sens strict de spatialité, c'est-à-dire le voyage que doivent effectuer ces travailleurs depuis leur lieu d'origine pour arriver sur leur lieu de travail, des kilomètres de trajet dans des conditions extrêmement précaires pour aller habiter dans la précarité et dans le déplacement constant.

Même s'il s'agissait principalement de migrations internes de travailleurs agricoles, nous avons vu que les frontières culturelles qu'ils franchissent entre leur lieu d'origine et leur lieu de destination sont significatives, des frontières interethniques qui révèlent une cartographie de l'inégalité non seulement de type régional, mais aussi, et avant tout, sociale et culturelle. Que ce soit dans les campements, où ils sont condamnés à l'enfermement et où on les prive de leur « droit à la fugue »³¹, ou dans les nouveaux lieux d'implantation, le marquage ethnique constitue la source principale de leur ségrégation. Dans ce contexte, la distance prend son sens le plus clair, en tant que différenciation et distinction³².

Quels sont les savoirs que mettent en place ces travailleurs, ces personnes quasiment errantes pour vivre et cohabiter dans ce cadre généré par la distance ? Nous avons voulu montrer qu'il s'agit d'un déploiement d'aptitudes qui les transforme en acteurs de leur propre processus de mobilité.

Traduit de l'espagnol (Mexique) par Alba-Marina ESCALÓN

31. MEZZADRA, Sandro, *Derecho de fuga : migraciones, ciudadanía y globalización*, op. cit.

32. Cf. BRUNET, Roger, "La distance, objet géographique", art. cité, p. 27.